



LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS



*Du premier plan
à l'arrière-plan,
de gauche à droite :
Sandra Mulliez,
Amaury et Myriam
de Solages, Chiara
Rosenblum, Estelle
Francès, Guillaume
Houzé, Steve
Rosenblum et Hervé
Francès photographiés
au Jeu de paume
en septembre 2011.
© Photo : Baptiste
Lignel, pour L'œil.
Nous remercions
vivement l'équipe
du Jeu de paume pour
son accueil.*

Enquête

Génération collectionneurs entrepreneurs

Une nouvelle génération de collectionneurs militants s'est imposée dans le paysage français. Ils s'appellent Guillaume Houzé, Sandra et Amaury Mulliez, Estelle et Hervé Francès ou Chiara et Steve Rosenblum, soutiennent les artistes et se distinguent de leurs aînés en créant des fondations, des prix ou en ouvrant de nouveaux lieux d'exposition qu'ils veulent alternatifs. État des lieux...

Les collectionneurs français sortent du bois. Ils s'affichent en ouvrant des lieux, à l'instar de Steve et Chiara Rosenblum dans le 13^e arrondissement parisien, ou de Françoise et Jean-Philippe Billarant dans le Vexin. Mais surtout, leur ambition excède le périmètre de la simple « collectionnite ». Gilles Fuchs avait donné le ton en 1994 en fondant l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (Adiaf), composée de collectionneurs. Six ans plus tard, celle-ci crée le prix Marcel-Duchamp, doté de 35000 euros, récompensant un artiste français ou vivant en France, exposé par la suite au Centre Pompidou.

« Mouiller la chemise »

Si, dans un premier temps, les collectionneurs ont agi en commando, d'autres ont développé un mécénat en solo. Après avoir ouvert en 1996 un espace aux Mesnuls – fermé depuis 2004 –, Florence et Daniel Guerlain ont lancé en 2006 le prix du dessin contemporain. De leur côté, Isabelle et Jean-Conrad Lemaître ont créé en décembre 2007 le prix Studio Collectors de 5000 euros décerné à un vidéaste et financé chaque année par un collectionneur différent, tout en lançant un festival de vidéo en Bourgogne. « On prend à cœur notre idée de collectionneur ■■■

LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS



Steve et Chiara Rosenblum Sur les chapeaux de roue

En ouvrant en octobre leur espace parisien de 1500 m² pendant la Fiac, Steve et Chiara Rosenblum en ont bluffé plus d'un. Voilà encore quatre ans, ce jeune couple dynamique, copropriétaire du site Pixmania.com, était inconnu des acteurs du marché de l'art. En 2006, le duo craque pour une gigantesque installation de Christoph Büchel sur le stand d'Hauser & Wirth à la Fiac. Une pièce inspirée du terrorisme, qui donnera la trame de la collection, tissée pour partie autour du monde après les attentats du 11 septembre 2001.

L'idée d'un lieu dans les locaux d'un ancien laboratoire photo se dessine très vite. Car le couple tend à acheter plus qu'il ne peut installer! Ambitieux, les Rosenblum ne sont guère arrogants. Ainsi balayent-ils toute tentative de parallèle avec François Pinault. « Par rapport au Palazzo Grassi, nous sommes des nains. Grassi est géré par des professionnels, nous sommes des amateurs, nous sommes notre propre curateur et nous n'avons pas vocation à nous institutionnaliser. » Pas sûr, car à la différence de ses aînés, cette génération Internet va vite, très vite. ■ R.A.

→ **Collection Rosenblum,**
 183, rue du Chevaleret, Paris-13^e.



actif, confie Isabelle Lemaître. On aime les événements familiaux, dans lesquels on mouille notre chemise. »

La styliste Agnès b. n'hésite pas non plus à « mouiller sa chemise ». Pour regrouper ses nombreuses actions de mécénat, de la chaire pour l'écrivain Édouard Glissant à l'aide à la Cinéma-thèque de Tanger, elle a monté une fondation, laquelle s'adossera un jour à un espace permettant d'accueillir tout ou partie de sa collection d'art et de photographie.

Vues de la collection Rosenblum :
Allen Ruppersberg,
The Singing Posters,
 2003, et **Duane Hanson,**
House Painter II, 1984.
Matthew Day Jackson,
Second Home, 2010, et à l'arrière-plan, œuvres de Walker, Baltanski, Molodkin et Reynaud-Dewar. © Rosenblum Collection.

les collectionneurs

Guillaume Houzé Tout feu tout flamme



L'herbe n'est pas plus verte ailleurs. Tel pourrait être le credo de Guillaume Houzé, directeur du mécénat des Galeries Lafayette. Celui-ci s'est érigé en 2005 comme l'un des principaux défenseurs de la scène hexagonale en lançant les expositions « Antidote » au sein du grand magasin. « Il n'y avait pas de volonté nationaliste ou cocardière, mais je souhaitais montrer qu'il existait une scène forte avant les expositions "Notre histoire" ou "La Force de l'art" », explique le trentenaire précoce.

Dès l'âge de 13 ans, il achète un tableau d'Erró. Depuis, la collection, constituée avec sa grand-mère Ginette Moulin, s'est mue en addiction. S'il y avait du chien fou dans ce jeune homme compulsif, l'héritier a pris de la bouteille et de l'épaisseur sans faiblir en ambition. Le groupe compte ouvrir d'ici deux à trois ans un lieu de 2500 m² conçu comme un centre de réflexion et de production dans un ancien bâtiment du BHV dans le Marais. « Je ne souhaite pas faire une énième fondation d'art contemporain, mais essayer de mettre en avant de façon singulière, pointue, les liens entre art, design et mode », précise Houzé. Une manière aussi de marquer la transition entre un projet personnel de collection et un projet d'entreprise familiale. ■ R.A.

→ « Antidote », Galerie des Galeries, Galeries Lafayette, bd Haussmann, Paris-9^e, du 6 octobre 2011 au 7 janvier 2012.



En 2001, le collectionneur annécien Jean-Marc Salomon avait déjà franchi le pas en créant une fondation abritée dans le château d'Alex. Trois ans plus tard, c'était au tour d'Antoine de Galbert d'inaugurer la Maison rouge à Paris. Un écrivain érigé non à la gloire de son fondateur, mais pour présenter des artistes singuliers, à l'image de Peter Buggenhout ou Pilar Albarracín, et des collections privées, comme celle de

l'Allemand Harald Falckenberg, des Français Isabelle et Jean-Conrad Lemaître ou Jean-Jacques Lebel, du Belge Sylvio Perlstein ou des Mexicains Agustín et Isabel Coppel. Une manière de mettre la sphère intime à nu en la rendant accessible au public.

Cette structure dispose d'un budget annuel d'environ deux millions d'euros, constitué par les revenus de sa dotation initiale, des donations tem-

poraires d'usufruit des capitaux du fondateur, et des recettes commerciales de la billetterie et de la location d'espace. « À un petit niveau, la culture est un véhicule de développement social, c'est aussi fondamental que l'aide sociale. La Maison rouge est un vrai agent économique, créateur d'emplois », souligne Antoine de Galbert. L'institution, qui fait vivre vingt personnes, peut s'enor-

Michel Blazy,
Patman 2, 2006,
bois, pâtes de soja,
colorant alimentaire,
260 x 150 x 160 cm,
collection Ginette
Moulin/Guillaume
Houzé, Paris. © Photo :
Marc Damage.

LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS



Myriam et Amaury de Solages Partenaires particuliers

L'éclectisme frappe dès qu'on arpente la Maison particulière des Français Myriam et Amaury de Solages, inaugurée à Bruxelles en avril dernier. Un espace de rencontre entre collectionneurs, conçu sur le modèle du club, moyennant une cotisation annuelle de cinquante euros. « On a voulu un lieu organisé par des collectionneurs. On s'est rendu compte que très vite une énergie se dégageait et donnait différents fils conducteurs autour d'un même thème », indique Amaury de Solages, un amateur aussi compulsif que curieux, adepte aussi bien d'Anish Kapoor que de peintures sur albâtre du XVII^e siècle.

Le goût du mélange des Solages se perçoit dans le choix d'invités issus d'autres champs, comme le marchand d'antiquités Jacques Billen et son confrère en art africain Joaquin Pecci. Bien que certains pans de l'accrochage virent à la Déco, une sensation d'harmonie émane du lieu. Car pour le couple, il est primordial que le visiteur s'y sente comme chez lui. « J'ai du mal quand l'art devient intrusif, admet Amaury de Solages. Je n'aime pas que l'œuvre s'impose à vous. » ■ **R.A.**

→ **La Maison particulière**, rue du Châtelain, 49, B-1050 Bruxelles (Belgique), www.maisonparticuliere.be

■ ■ ■ guerrir d'accueillir soixante mille visiteurs par an.

De son côté, l'industriel en aéronautique Jean-Claude Volot a racheté en 2004 l'abbaye cistercienne d'Auberive pour en faire un centre d'art présentant une partie de sa collection composée d'artistes injustement écartés des grands circuits, comme Dado ou Paul Rebeyrolle.

Convictions militantes

Non content d'avoir lancé en 2005 le projet « Antidote » exposant chaque année des artistes de la scène française, Guillaume Houzé, le jeune héritier des Galeries Lafayette, a aussi financé par le biais de l'entreprise familiale les expositions de Mathieu Mercier et Didier Marcel au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, injecté 200 000 euros dans le projet de Xavier Veilhan à Versailles, soutenu le secteur des très jeunes galeries à la Fiac et ■ ■ ■

Vues de La Maison particulière :

Daniel Arsham, *Pixel Cloud*, 2010, **Anish Kapoor**, *Sans titre*, 2010, **Robert Longo**, *Untitled (Killer)*, 2009, **Fragment représentant Khnoum**.

© Ph. : A. Van Battel.

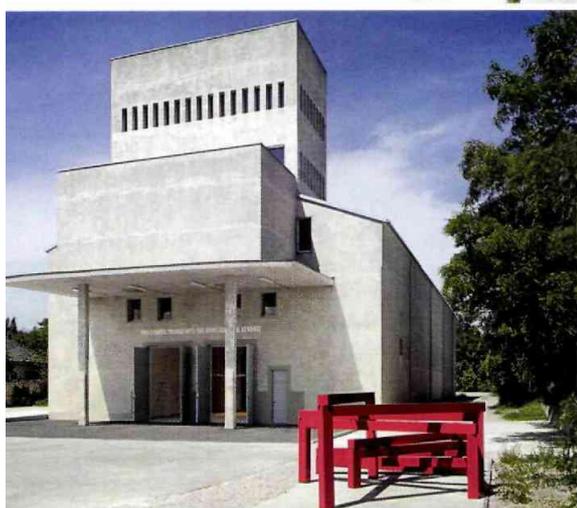
Christian Boltanski, *Reliquaire*, 1990, **Andy Warhol**, *Portrait of Leo*, 1973, **Martin Barré**, *67-Z-23*, 1967, et *67-Z-19*, 1967, **Robert Longo**, *Study for Forest*, 2009, **Christian Boltanski**, *Boîte à biscuits*, 1969-1970. © Photo : Alexandre Van Battel.



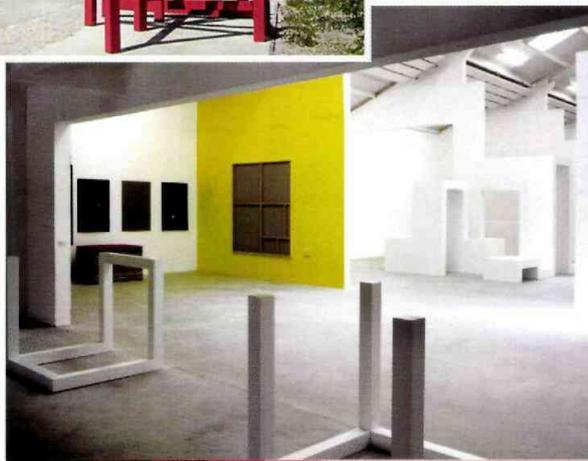
LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS

Le Silo, vue du parvis et de la façade principale avec des œuvres de François Morellet et de Lawrence Weiner.
© Photo : André Marin.

Vue de l'espace d'exposition du 1^{er} étage avec des œuvres de Sol LeWitt, Claude Rutault et Krijn de Koning.
© Photo : André Marin.



Vue de l'espace d'exposition du 1^{er} étage avec des œuvres de Cécile Bart, Carl Andre et Niele Toroni.
© Photo : André Marin.



Le Silo, un projet « lancé dans le vent »

Déposé à l'extérieur, à l'entrée du bâtiment gris béton, un « II » taquin et rouge vif signé François Morellet. La sculpture géométrique donne le « la » de l'univers sec et vagabond dans lequel s'apprête à entrer l'heureux visiteur du Silo. Trente ans que Françoise et Jean-Philippe Billarant accompagnent attentivement une famille de souche conceptuelle et minimaliste. Trente ans qu'ils construisent avec précaution un ensemble fidèle, adossé aux liens qu'ils ont tissés avec les artistes au moins autant qu'à leur passion pour l'art.

Des œuvres de Buren, Toroni, Serra, Weiner, etc.

Longtemps voyageuse, la collection a finalement trouvé son port d'attache à Marines, dans un bâtiment agricole à une cinquantaine de kilomètres de Paris. De l'ancien silo à grains restent l'autorité structurelle, la découpe radicale des volumes, la sévérité abrupte et l'effet couloir de l'espace de stockage. Ni geste architectural, ni embellissement, insiste Xavier Prédine-Hug. Pour sa première grande réalisation, le jeune architecte a choisi d'interpréter le bâtiment plutôt que de le confisquer. Résultat : une « cathédrale de béton » impeccable d'élégance. Soit une nef lumineuse distribuant des grandes cimaises et supports bruts, et un seul étage, coiffé par le studio des Billarant, que Buren s'est chargé de tapisser de bandes rouges.

■ ■ ■ sponsorisé le Centre Pompidou mobile.

Ces initiatives ont fait des petits. Pour tous les nouveaux mécènes, être collectionneur relève du militantisme. « J'ai eu une chance inouïe professionnellement. C'est le moment de donner », affirme le viticulteur bordelais Bernard Magrez, lequel a ouvert une résidence d'artistes articulée sur trois lieux afin d'accueillir écrivains, plasticiens et

musiciens. « Il y a un devoir patricien de la réussite pour améliorer le monde dans lequel on vit », renchérit l'as de la finance Édouard Carmignac. Celui-ci a lancé en 2009 le prix du photojournalisme dont le lauréat remporte la coquette somme de 50000 euros. « Ce qui me frappe, c'est à quel point on vit avec des images appauvries alors que nous sommes une civilisation de l'image. Le photojournalisme est une

les collectionneurs

Raymonde Moulin : « Le collectionneur entrepreneur, un acteur de la valorisation de l'artiste »

Sociologue de réputation internationale, fondatrice du Centre de sociologie des arts, Raymonde Moulin n'a jamais cessé depuis une quarantaine d'années d'observer le développement des mécanismes du marché de l'art.



Raymonde Moulin.
© Photo : Pierre Carlo.

L'œil : *Peut-on parler d'une typologie des collectionneurs ?*

Raymonde Moulin : Chaque collectionneur se perçoit dans sa singularité. Dans mon premier ouvrage sur le marché de l'art (1967), j'ai tenté d'élaborer, à partir de l'observation des conduites significatives des collectionneurs et du contenu des collections, une classification *idéale-typique* des collectionneurs. Depuis lors, la relation entre l'individu et le social n'a pas cessé d'alimenter les débats sociologiques.

L'œil : *On parle aujourd'hui de « collectionneurs entrepreneurs ». S'agit-il là d'une nouvelle catégorie ?*

R. M. : Il faudrait sans doute distinguer le « collectionneur entrepreneur » du chef d'entreprise collectionneur. Dans le premier cas, l'usage du terme est métaphorique. On l'emploie couramment à propos de certains artistes « entrepreneurs » de leur œuvre et de leur carrière.

L'œil : *De ce que vous avez repéré de la modification du rôle du collectionneur depuis une vingtaine d'années, quels sont les critères qui ont fondamentalement changé ?*

R. M. : Dans les années 1970-1980, les grands collectionneurs achetaient beaucoup d'œuvres à leur émergence. Détenteurs de stocks importants, ils constituaient, avec les marchands oligopoleurs, une sorte de coalition ayant les moyens de contrôler le marché et contribuaient à la construction de la valeur de l'œuvre, à sa reconnaissance tant esthétique que financière. Depuis les années 1990, la mondialisation de la scène artistique, la globalisation du marché, l'usage de nouvelles technologies ont appelé une concentration financière accrue et une nouvelle organisation, par projet, de la production artistique. À la faveur de ces nouveaux contextes, on a assisté à l'évolution de l'entreprise-guichet vers l'entreprise partenaire. Le « collectionneur entrepreneur » est un acteur à part entière de la dynamique de valorisation de l'artiste. À l'origine du modèle, on trouve de véritables chefs d'entreprise, comme Pinault ou Arnault. Cette activité d'entrepreneur

dynamique, ils la mettent en œuvre, entourés de conseillers et d'experts, dans leur engagement pour l'art. Aussi jouent-ils tous les rôles à la fois. Sauf celui d'artiste. Ils achètent, ils vendent, ils fondent des musées, ils sont propriétaires parfois de maisons de ventes, ils s'inventent curateurs...

L'œil : *Jusqu'à l'amalgame même, puisque certains sont patrons de revues d'art...*

R. M. : Le marché de l'art contemporain est un marché de concurrence monopolistique. Ce qui serait dans d'autres domaines délits d'initiés, conflits d'intérêts, abus de position dominante relève ici de l'appartenance au cercle le plus restreint et le plus valorisant du monde de l'art. Quand on est accusé en Bourse d'être un initié, c'est un délit; en art, c'est la reconnaissance du collectionneur bien informé.

L'œil : *Vous développez la thèse que le monde de l'art sert de modèle au monde de l'entreprise. De quelle façon au juste ?*

R. M. : L'hybridation croissante des logiques propres au monde des entreprises et au monde des arts qui caractérise le nouvel esprit du capitalisme favorise cette nouvelle forme de partenariat. Les sociologues insistent sur la ressemblance entre l'organisation de l'entreprise et les organisations artistiques : la fluidité, le développement par projet, le concept d'intermittence en termes d'emploi, tout cela a été introduit dans la gestion de l'entreprise à l'instar de ce qui se passait dans le monde de l'art. ■

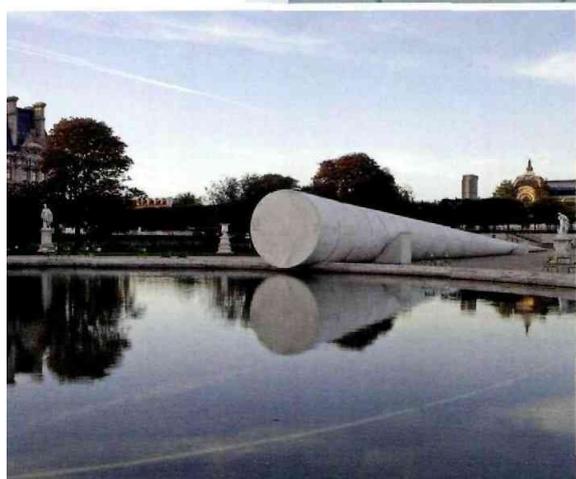
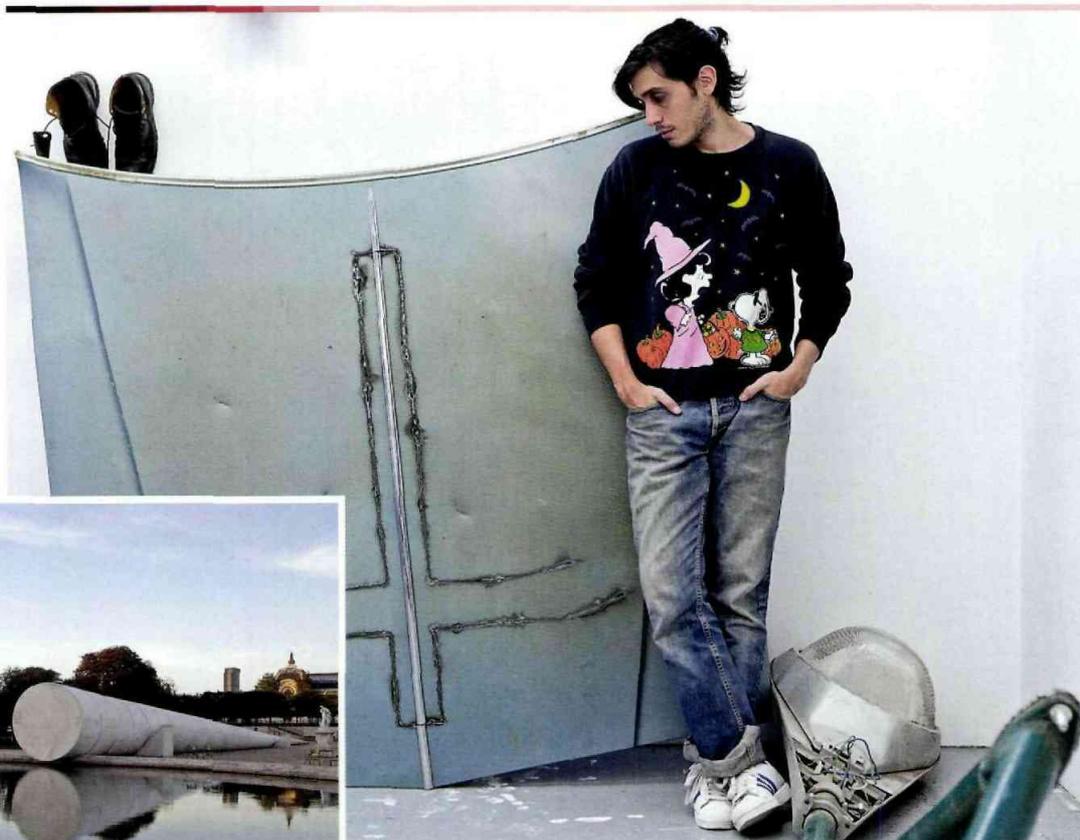
Propos recueillis par Philippe Piguet

« Porter » les œuvres plutôt que les « abriter », précise l'architecte pour élucider son projet. Difficile de trouver meilleur portant pour l'exposition inaugurale. Michel Verjux, Daniel Buren, Claude Rutault, Cécile Bart : ça flotte, ça se mesure, ça se suspend, ça découpe, ça biaise, ça s'enracine en toute fluidité. Sous la nef, Niele Toroni contrarie la longue et étroite trouée vitrée de la façade arrière par des empreintes de pin-ceau disposées en triangle, Morellet place ses tubes de néon du sol à la cimaise et Felice Varini fait courir une anamorphose toute de couleurs primaires dans les escaliers. Et en guise de préambule, une entrée indicielle, entre pièce historique et présent : deux plaques de Richard Serra encastées dans le mur et le *Solarium* (2006) suspendu de Véronique Joumard, un plafond-lumière alignant cent ampoules à réflecteur sur un châssis d'aluminium, qui dessine un carré lumineux au sol. Rien à cacher : câbles, douilles, ampoules, lumière, froideur technique de la structure et chaleur physique de l'éclairage. Quant à l'accrochage, limpide et resserré, il retourne à chaque artiste à plusieurs reprises, comme pour rappeler ce qu'ici collectionner veut dire.

Bonus : au fronton, à l'entrée du temple de béton, Lawrence Weiner a inscrit : « Two stones tossed into the wind (causing sparks). » Qui pourrait se traduire par : « Deux pierres lancées dans le vent (qui produisent des étincelles). » Ainsi en va-t-il des mots, dirait le poète. Et sans doute un peu aussi de Françoise et Jean-Philippe Billarant. ■ **Manou Farine**
Le Silo, route de Bréançon, Marins (95).
Visite sur rendez-vous, tél. 01 42 25 22 64.

LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS

Adrián Villar Rojas,
artiste accueilli
en résidence par
le SAM Art
Projects. © Photo :
Marc Damage.



Sandra et Amaury Mulliez

L'équilibre des contraires

■ ■ ■ activité sinistrée et, en tant que citoyen, on est mal informé de ce qui se passe dans le monde », poursuit l'homme d'affaires. Ce dernier s'était aussi imposé comme principal mécène des expositions du cinéaste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul et du peintre américain Jean-Michel Basquiat au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Le financier entend même créer d'ici à quelques années un lieu dans le midi de la France pour organiser des expositions et montrer sa collection.

L'activisme est le mot d'ordre de Sandra et d'Amaury Mulliez, lesquels ont lancé en 2009 la résidence d'artistes et le prix SAM Art Projects. La résidence accueille chaque année deux artistes issus de pays émergents, comme la Brésilienne Elaine Tedesco, qui a donné le coup d'envoi de l'opération, suivie par la Turque Inci Eviner, l'Argentin Adrián Villar Rojas et, ■ ■ ■

Adrián Villar Rojas,
Poems for Earthlings, 2011, vue de
l'installation au Jardin
des Tuileries. © Photo :
Marc Damage.

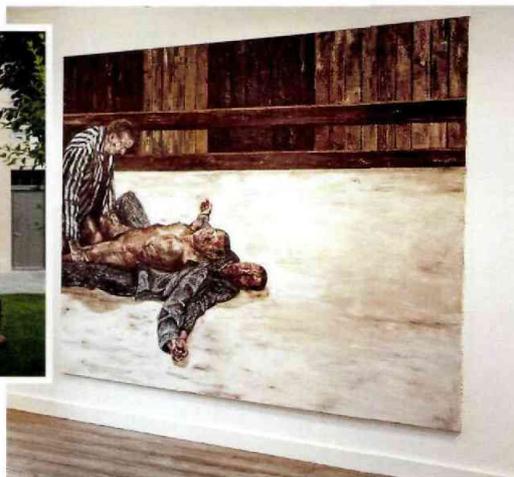


Le secret des Mulliez? La complémentarité. Amaury est aussi discret et secret que sa femme Sandra (photo ci-contre) est pétulante et expansive. Entre le solide homme du Nord et la tornade brésilienne, l'amour est débordant, cimenté par une vraie aventure de couple. Une aventure précisément basée sur l'axe nord-sud. Artiste à São Paulo, puis productrice de documentaires à Paris, Sandra Mulliez n'a jamais mis l'art sous le tapis. Éclectique, le couple

achète des œuvres aussi bien de Philippe Ramette et David Kramer que de Claude Lévêque et Joana Vasconcelos. En 2008, les Mulliez revisitent avec humour le genre bourgeois du portrait de famille en passant commande à Fabrice Langlade. On l'aura compris, ils ne prennent pas la pose, pas plus qu'ils ne se reposent sur les simples lauriers de la collection. Le duo rachète la villa Raffet dans le 14^e arrondissement et lance le projet de résidence SAM Art Projects. « L'engagement auprès des artistes n'était pas suffisant, et on voulait être moins passifs, explique Sandra Mulliez. Les artistes sont au centre de tout. Sans eux, on ne serait pas là. » Une lucidité dont beaucoup d'acteurs du monde de l'art devraient prendre de la graine... ■ R. A.

→ *Poems for Earthlings*, œuvre de l'artiste argentin Adrián Villar Rojas installée dans le jardin des Tuileries à Paris, jusqu'au 24 octobre 2011.

LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS



Vues de la Fondation

Francès, avec des œuvres de **Dimitri Tsykalov** et **Ronald Ophuis**.

© Fondation Francès, Senlis.

Andres Serrano, Black Mary, collection Fondation Francès.

© Fondation Francès, Senlis.

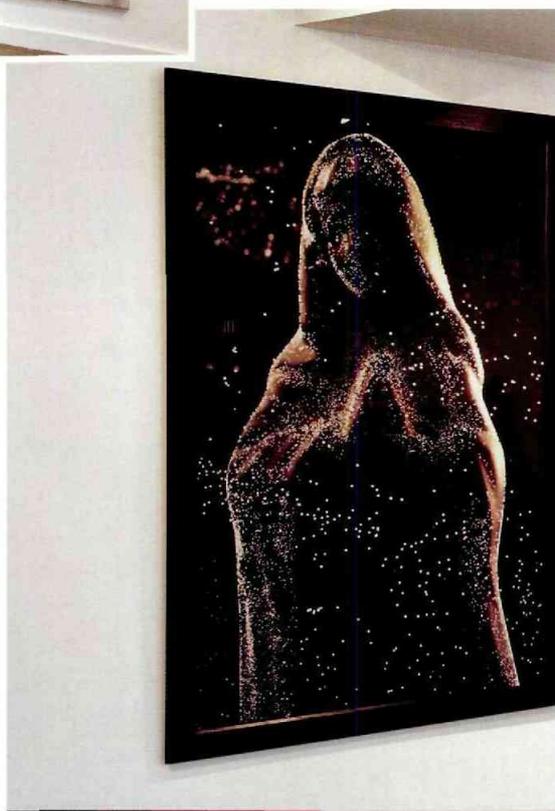
Estelle et Hervé Francès

Passion partagée



Toi moi, moi toi. Le tableau d'Isabelle Trichelieu offert par Hervé Francès à son épouse Estelle en 1999 pourrait être le titre de ce roman d'amour... de l'art. Depuis cette première acquisition, le couple a constitué un bel ensemble d'environ 450 œuvres qui affirment le fort parti pris de cette collection sur le thème de « l'homme et ses excès ». En 2008 est créée la **Fondation Francès** qui ouvre un lieu d'exposition à Senlis dans une grande maison bourgeoise, car l'émotion esthétique ne peut, selon le duo, être jalousement gardée dans un cabinet d'amateur. Ainsi est née une vocation de médiation qui flirte sans cesse avec le risque de heurter la sensibilité du public : « L'art est juste lorsqu'il est juste au-dessus de ce que nous tolérons [...] ». Lorsqu'il nous pousse aussi parfois à déglutir ou à vomir. » En 2009, « Mort ou vif » mettait face à face les kalachnikovs en bifeck de Dimitri Tsykalov et les cadavres photographiés par Andres Serrano. Une succession d'expositions de qualité a su prouver qu'à jouer le funambule, la jeune collection a maintenu la ligne du sens sans basculer dans la facilité. Après ces premiers pas risqués et prometteurs en région, la fondation ouvrira prochainement un lieu à Paris. ■ **Julie Portier**

→ **Fondation Francès**, 27, rue Saint-Pierre, Senlis (60), www.fondationfrances.com



■ ■ ■ depuis le mois de septembre, l'Indonésien Eko Nugroho. « La résidence est une façon idéale de recevoir les artistes, de faire un travail de fond et de suivre le processus de création qui aboutit à l'exposition », explique Sandra Mulliez. SAM Art Projects organise ainsi un déjeuner mensuel avec des acteurs du milieu de l'art pour développer un réseau autour du créateur invité. Les artistes français ne sont pas en reste, grâce à une bourse de 20000 euros, dont ont bénéficié jusqu'à présent Zineb Sedira et Laurent Pernot. Les lauréats peuvent séjourner dans des

pays émergents et réaliser une œuvre exposée par la suite au Palais de Tokyo. Cette floraison d'actions depuis une dizaine d'années atteste-t-elle d'un changement de mentalité en France? « Je pense que notre ouverture a décomplexé quelques jeunes collectionneurs qui vont nous emboîter le pas », assure Steve Rosenblum. Guillaume Houzé se veut plus mesuré. « Est-ce que notre initiative a eu valeur d'exemple? Je n'en suis pas sûr », estime-t-il. Malgré tout, l'engagement des collectionneurs privés est en bonne marche. ■

Roxana Azimi

Antoine de Galbert : « Ma collection est un vrai bordel ! »

Ancien conseiller en gestion d'entreprise et galeriste, le collectionneur, né en 1955, a inauguré en 2004, près de la Bastille, La Maison rouge, une fondation unique en son genre qui, depuis, fait école auprès de jeunes collectionneurs « entrepreneurs ».

L'œil : À considérer votre statut tout à la fois de collectionneur et de fondateur, c'est-à-dire celui d'un amateur d'art et d'un responsable institutionnel, comment appréhendez-vous la qualification de « collectionneur entrepreneur » ?

Antoine de Galbert : Je ne me sens pas concerné parce qu'en réalité ces deux activités sont très déconnectées. Si je me considère comme un entre-

preneur culturel qui a créé une vingtaine d'emplois, je ne me sens pas un « collectionneur entrepreneur » parce que ma collection est tout à fait dissociée de La Maison rouge. La Maison rouge ne collectionne pas. En revanche, il y a un lien très fort entre les deux entités puisque ma programmation est inspirée de ma collection, sinon de mes goûts subjectifs.



Antoine de Galbert.
© Photo : Marc Solal.

L'œil : Quand vous décidez de créer La Maison rouge, vous faites le choix d'en caler la programmation par rapport à l'idée de collection. Pourquoi ?

A. de G. : Cette idée de montrer des collections remonte à plus de dix ans, ce qui est beaucoup moins original aujourd'hui. Même les musées en exposent alors que, quand j'ai commencé, il n'y en avait aucun, à de très rares exceptions. Le fait de vouloir présenter des collections, c'était pour moi une manière de montrer l'art différemment. Il y avait d'une part le marché et il y avait, d'autre part, le musée, mais entre les deux on ne voyait jamais d'exposition qui exprimait des subjectivités. J'essaie de faire des contrepoints, de montrer des collections singulières, pas des collections banalisées. C'est aussi intéressant pour moi parce que cela me permet de me rapprocher de collectionneurs qui m'apprennent un tas de choses.

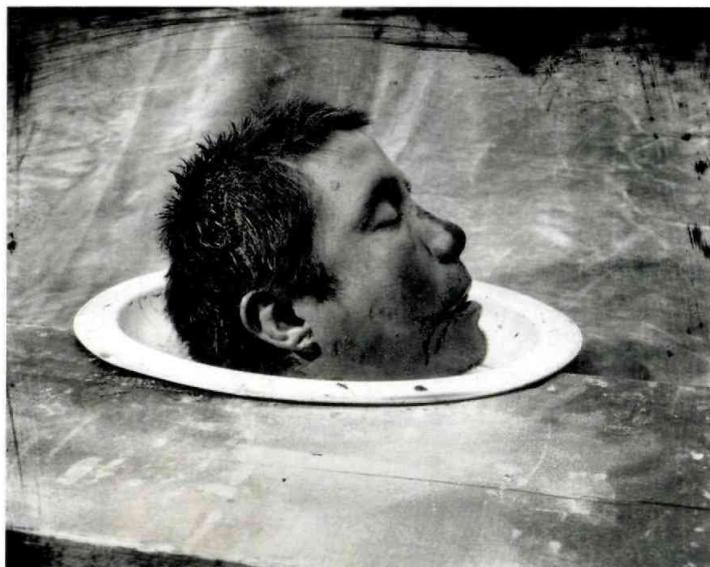
L'œil : Collection, fondation... En quoi l'une a-t-elle influencé l'autre ?

A. de G. : C'est une double influence. S'il m'arrive d'acheter une œuvre dans les expositions que l'on fait, c'est surtout l'inverse qui m'intéresse, le moyen de dire des choses à travers La Maison rouge. Je crois qu'il faut bousculer un peu le goût de nos concitoyens, aussi nous montrons des choses qui ne sont pas montrées ailleurs. Cela dit, je pourrais arrêter de collectionner : La Maison rouge continuerait.

L'œil : Diriez-vous que vous étiez collectionneur ou que vous l'êtes devenu ?

A. de G. : J'ai toujours été collectionneur, je ne le suis pas devenu. J'ai entre autres une collection de bandes dessinées d'environ trois mille albums que

« L'idée de rôle social
du collectionneur est un peu
l'hypocrisie du moment.
Une collection,
on la fait pour soi. »



Joel Peter Witkin, *Head of a Dead Man*, 1990, collection Antoine de Galbert.

les collectionneurs

Jean-Michel
Alberola,
L'Espérance a un fil,
2006-2009, collection
Antoine de Galbert.

j'ai commencée à 16 ans et puis, au début, quand je n'avais pas les moyens, j'achetais des œuvres à des amis voisins.

L'œil : *Votre collection compte aujourd'hui environ 2500 œuvres. Avez-vous usé d'une quelconque méthodologie pour la constituer ?*

A. de G. : Absolument pas. C'est un vrai bordel, un « bordel animiste », dit Pierre Legendre. C'est le regard des autres qui me fait penser qu'il y a un lien entre tout ce que j'achète mais pour moi, c'est très fantasmé, c'est très subjectif. Je suis beaucoup dans l'autoportrait.

L'œil : *Le collectionneur joue-t-il selon vous un rôle social ?*

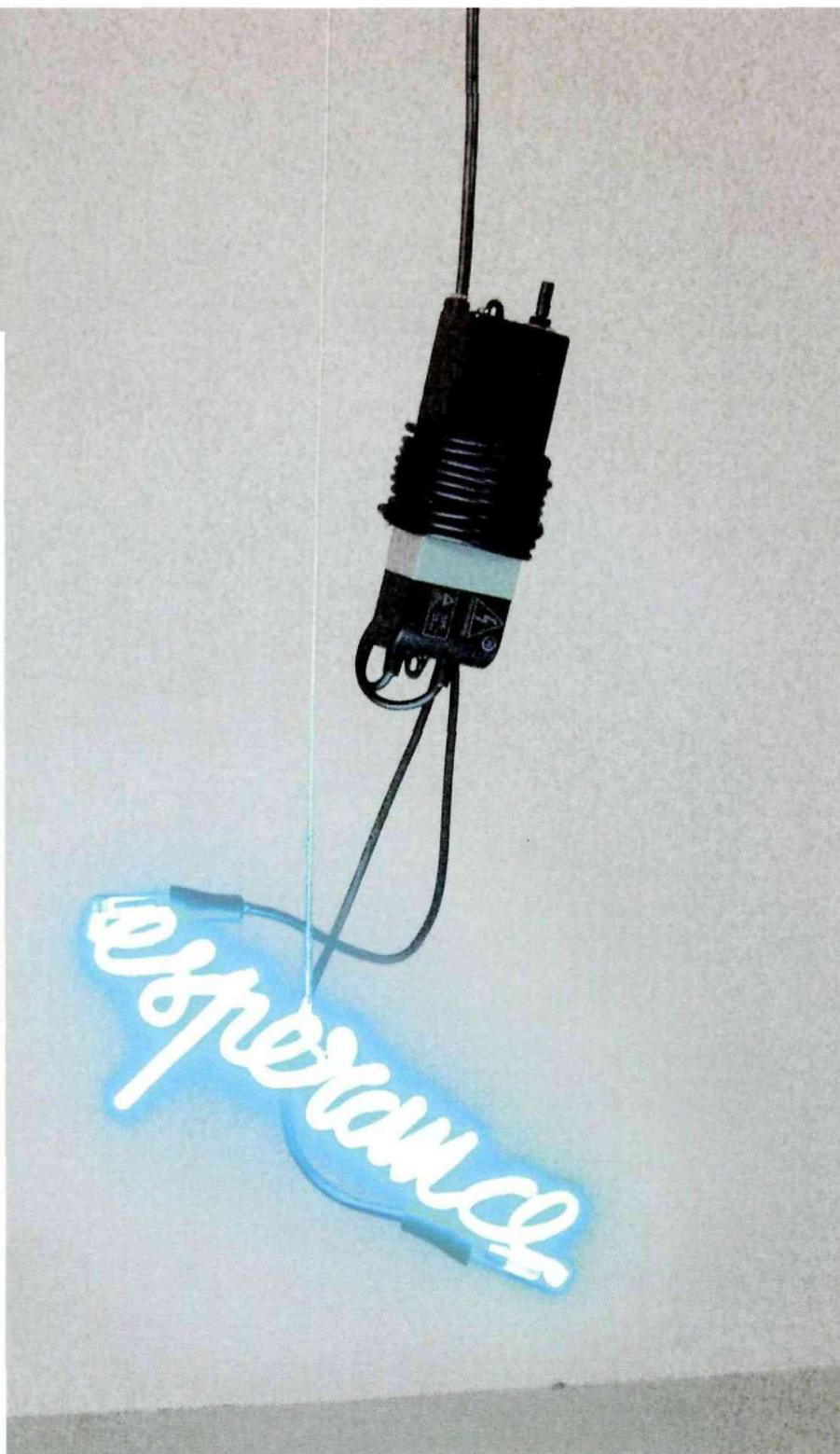
A. de G. : Je n'en sais rien. Je déteste entendre dire qu'on aide les artistes parce que ce ne sont pas des mendiants. Les artistes, ce sont eux qui nous aident. L'idée de ce rôle social, c'est un peu l'hypocrisie du moment. Une collection, fondamentalement, on la fait pour soi.

L'œil : *Qu'est-ce qui vous motive aujourd'hui à montrer votre collection, par exemple en ce moment à Lyon ?*

Le désir d'être utile aux artistes et la volonté de m'engager. C'est faire acte de militantisme et montrer que la collection n'est pas le fait d'individus qui débarquent sur le terrain du jour au lendemain. La collection, c'est une affaire de temps. ■

*Propos recueillis par
Philippe Piguet*

→ **Ainsi soit-il. Collection Antoine de Galbert, extraits**, Musée des beaux-arts de Lyon, jusqu'au 2 janvier 2012.



LES COLLECTIONNEURS ENTREPRENEURS

Djamel Tatah, *Sans Titre*, 2003, huile et cire sur toile, 250 x 200 cm, collection Massini.



Djamel Tatah (1)

Collection Bernard Massini
Hôtel Régina - Cabinet/exposition,
Nice (06)

Au rez-de-chaussée de l'hôtel où a vécu Matisse, Bernard Massini (neurochirurgien) a installé son cabinet professionnel. Il l'a tout aussitôt doublé d'une autre fonction, celle d'un lieu d'exposition de sa collection de peintures. La porte est ouverte. Si appareillages médicaux et grands tableaux s'y côtoient étonnamment, viendra le jour où, seul, l'art contemporain y aura son siège.

Et si on imaginait une exposition... par Philippe Piguet

« Une idée comme ça qui fuse lors d'un échange et qui devient le prétexte d'une fiction : concevoir une exposition à l'appui de pièces acquises par ces collectionneurs qui ne se cantonnent pas à accumuler des œuvres, mais qui entreprennent toutes sortes d'actions diverses et variées. Pari tenu ! Je choisis pour cadre un lieu qui m'est familier : la Chapelle de la Visitation de Thonon-les-Bains dont je suis chargé de la programmation. Je pointe alors, hors Paris, quatre collectionneurs « entrepreneurs » très actifs : Josée et Marc Gensollen, Florence et Daniel Guerlain, Bernard Massini, et Claudine et Jean-Marc Salomon. Je décide de leur emprunter de préférence une seule pièce, mais forte et significative, une œuvre qui s'impose par sa monumentalité ou par son caractère sériel. Je m'oblige à jouer le jeu d'un ensemble qui mêle les pratiques.

Sur le plan de la chapelle de Thonon, je trace l'ébauche d'un accrochage. Dans la nef, la magnifique série d'autoportraits réalisés par John Coplans dans les années 1990, qui figure dans la collection des Salomon, trouvera parfaitement à s'inscrire entre les piliers des quatre cimaises et jouera plastiquement avec eux. Elle posera aussi le vecteur commun à cette entreprise fictionnelle, à savoir le corps. De la collection Gensollen, les deux petits bras du transept accueilleront d'une part deux des dessins de Stanley Brouwn que l'artiste a fait dessiner à des passants après leur avoir demandé comment se rendre d'un endroit à un autre, évidemment très différents ; de l'autre, au sol, une œuvre de Ian Wilson, *Chalk Circle* de 1969, un cercle reproductible à tracer à la craie, de six pieds de diamètre, les commentaires émis sur l'œuvre intéressent l'artiste bien plus que le cercle lui-même.

Dans le chœur, le grand triptyque au sujet des *Femmes d'Alger* de Djamel Tatah, qui appartient à Bernard Massini, occupera avantageusement le mur du fond. Enfin, la série de dessins du Russe Pavel Pepperstein issue de la collection des

Guerlain prendra place sur les deux murs opposés du chœur. Ses paysages de science-fiction, ses portraits d'hommes et de femmes imaginaires, ses assemblages de signes culturels sur fond de drapeaux nationaux sont d'une grande force critique et esthétique. Bref, une exposition sobre, à géométries variables, témoin de l'esprit d'ouverture et d'aventure de ces collectionneurs privés. ■



Pavel Pepperstein (2)

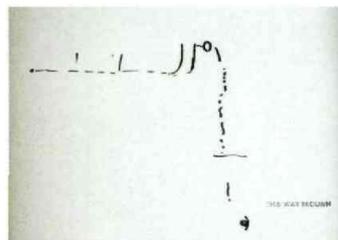
Collection Florence et Daniel Guerlain
Fondation Daniel et Florence Guerlain pour l'art contemporain, Les Mesnuls (78)

Après dix ans consacrés à l'organisation d'expositions thématiques, les Guerlain ont décidé de créer un prix de dessin contemporain. Annuel, celui-ci est réservé aux artistes, français ou étrangers, habitant ou non en France, mais qui ont un lien culturel avec elle et pour qui le dessin constitue une part significative de leur œuvre, quel que soit leur mode principal d'expression.

Pavel Pepperstein,
Monument Marilyn Monroe in 3001, 2007. Coll. F. et D. Guerlain. Courtesy, Kewenig Galerie, Cologne. Photo : André Morin.

Stanley Brouwn,
This way brown, 1962, feutre sur papier, détail - Court. Collection J. et M. Gensollen.

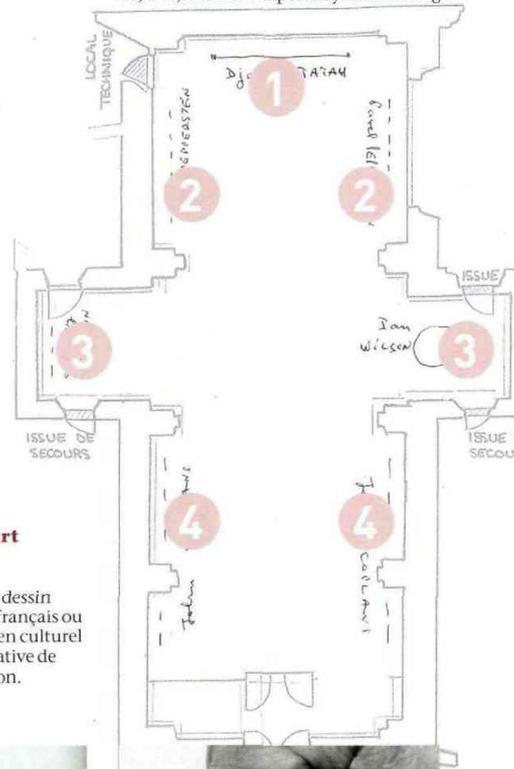
John Coplans,
Crossed Fingers & Thumb, 1999, 1/6. Coll. C. et J.-M. Salomon.



Stanley Brouwn (3)

Collection Josée et Marc Gensollen
La Fabrique, Marseille (13)

Tous deux passionnés tant par leur profession (psychiatre) que par l'art actuel, versant conceptuel, les Gensollen ont choisi de placer l'œuvre au cœur de leur quotidien et de leur réflexion. Lieu privé ouvert sur rendez-vous, La Fabrique accueille tous ceux qui le souhaitent. Débordés par leur activité le jour, ces collectionneurs reçoivent plus volontiers le soir tombé, voire au cœur de la nuit.



John Coplans (4)

Collection Claudine et Jean-Marc Salomon
Fondation Salomon art contemporain, Alex (74)

Installée à Alex, au-dessus d'Annecy, la fondation organise deux expositions par an, des cycles de conférences et des visites extérieures. Épaulé par une petite équipe de cinq personnes, Jean-Marc Salomon (architecte), qui préside à ses destinées, y orchestre, à l'écart des effets de mode, une programmation atypique, reflet de l'éclectisme et de l'évolution de ses goûts.